dée au goût allemand et au génie de cette langue. » — « Fischart, dit à son tour Jean-Paul-Frédéric Richter, a reproduit plutôt que traduit Rabelais, et, ce fleuve charriant l'or, mériterait bien de rencontrer un habile homme qui, versé dans la connaissance des langues et des mœurs, en sût tirer le précieux métal. » Le cinquième chapitre du *Gargantua* de Fischart, sur le mariage, est un chef-d'œuvre : c'est une série d'observations sensuelles décrites avec cette franchise chaste, parce qu'elle est naïve, qu'on trouve dans la Bible, et dont la pureté de mœurs de nos ancêtres leur permettait d'user sans aucun inconvénient. Mentzer donna ensuite (encore un titre intraduisible) : *Flœhhatz Weibertratz*, toujours par *Huldrich Elloposcleros* (1re édition sans date; 2e édition, en 1572). C'est un poëme rimé, très-licencieux, auquel on pourrait en français donner ce titre : *Du rapport ancien et intime qui existe entre la femme et la puce*. Il se rapproche en beaucoup de points de la *Pronostication pantagruélique* de Rabelais; au reste, comme le dit fort bien Le Duchat, les deux facétieux écrivains ont puisé le fond de leur ouvrage dans une satire allemande sans nom d'auteur, de la fin du XVe siècle. On lui doit aussi la *Grand'mère de toute pratique* (1572); les *Dix âges de la femme* (1574); le *Fortuné navire de Zurich* (1576). Invités à un tir par les habitants de Strasbourg leurs alliés, les Zurichois, pour montrer combien il serait facile aux deux villes amies de se secourir mutuellement en cas de besoin, envoyèrent par le Rhin, dans le bateau qui portait leur députation, une chaudière (on la conserve encore à l'arsenal de Strasbourg) contenant de la bouillie de millet, laquelle, le même soir, arriva encore chaude à destination, sans qu'on eût rien fait en route pour la réchauffer. Telle est la donnée sur laquelle repose le petit poëme de Fischart. Halling a donné une bonne édition de cet ouvrage (Tubingue, 1828). En cette même année 1576, Fischart fit paraître une œuvre qui n'a rien de commun avec ses productions habituelles : *Psaumes et cantiques* (Strasbourg, 1576). Viennent ensuite : *Consolations pour les goutteux* (1577); *Philosophie de la discipline conjugale* (1578); la *Ruche du saint essaim de Rome, par Jésuwalt Pickhart* (1579). En divers endroits de ses écrits, Fischart avait flagellé déjà la vie dissolue des moines et des ecclésiastiques de son temps; ce dernier ouvrage est entièrement consacré à cette censure : l'auteur y met une sévérité grande, mais il est juste d'ajouter que ses attaques étaient pleinement fondées. En 1581, Fischart publia une traduction allemande de la *Démonomanie* de Jean Bodin (Strasbourg, in-8o); en 1582, il donna une édition du *Malleus maleficarum*. C'est par erreur que Struvius, Jöcher et d'autres bibliographes attribuent ces deux dernières productions à Jean Fichard, jurisconsulte, né à Francfort-sur-le-Mein en 1512; ils ont été trompés par la ressemblance des noms. Ils datent, d'ailleurs, l'édition du *Malleus maleficarum* de 1620; or, Jean Fichard le jurisconsulte était mort en 1581.

Fischart, comme Rabelais, qu'il égale sous ce rapport, a créé des expressions à la manière d'Aristophane, des mots d'une dimension telle qu'il est impossible de les prononcer, et avec lesquels il semble se jouer en leur faisant subir mille métamorphoses bizarres, mais énergiques toujours, et qui prouvent autant d'érudition que d'esprit. Et lorsque l'idiome allemand, malgré la licence extrême avec laquelle il le traite, ne répond pas à son gré, par les mots combinés ou par des inversions incroyables, à la bouffonnerie effrénée de son esprit, il a recours sans la moindre hésitation à des néologismes fantasques, pris du grec ou de toute autre langue. Il est inépuisable en plaisanteries mordantes, en traits du plus haut comique, en saillies ingénieuses, en facéties de toute sorte. On lui a reproché un peu de dureté dans le style, la recherche des jeux de mots et des équivoques, des plaisanteries parfois un peu grossières : il fut en cela de son siècle. Ajoutons qu'il connut parfaitement ce siècle, et se montra railleur seulement pour ses travers, mais indigné et franchement sévère contre ses vices.

FISCHBECK (Chrétien-Michel), philologue et théologien allemand, mort vers 1737. Il fut recteur de l'école de Langensalza et professeur de philosophie à Gotha. Ses ouvrages principaux sont : *Commentatio de præcipuis doctoribus scholæ Arnstadiensis* (Langensalza, 1710, in-8o); *Ethica christiana* (1713); *Summarium theologiæ* (1715, in-8o); *Disputatio de magnis Lutheri in majestatem Promeritis* (Gotha, 1717, in-4o); *Brevis explanatio Epistolæ Pauli ad Romanos* (Gotha, 1720, in-8o); *De Eruditis sine pietate; Cornelius Nepos ex sua recensione* (1721, in-8o).

FISCHENTHAL, vallée et commune de la Suisse, dans la partie orientale du canton de Zurich; 2,394 hab. Cette vallée, arrosée par les eaux limpides de la Toss, est bordée de montagnes élevées et hérissées de forêts et de pâturages. Le bas est couvert de prairies et parsemé de maisons. Les habitants du Fischenthal s'adonnent surtout à des travaux de manufacture ou à l'élevage des bestiaux.

FISCHER (Jean), en latin **Piscator**, nom sous lequel il est généralement connu, théologien protestant, né à Strasbourg en 1546, mort à Herborn en 1625. Il commença ses études à Strasbourg et les termina à Tubingue. Appelé, à vingt-cinq ans, à remplacer un professeur de théologie, il attaqua la doctrine de l'ubiquité, professée par tous les pasteurs strasbourgeois, et, en conséquence, il fut cité devant le consistoire comme fauteur du calvinisme. Sur son refus de rétracter cette doctrine, il fut destitué. Il quitta Strasbourg et accepta une chaire au gymnase de Herborn, où son enseignement attira un grand nombre d'étudiants. C'est là qu'il mourut. Théologien savant, Piscator s'éloigna sur certains points et des luthériens et des calvinistes. Le synode de Gap condamna sa doctrine. Piscator en appela au synode de La Rochelle, développant cette idée déjà proscrite à Gap, que, si les hommes avaient déjà été justifiés par la sainteté de la vie de Jésus, sa mort eût été inutile, et que Dieu se serait montré injuste en exigeant deux fois le châtiment d'un seul péché. Le synode de La Rochelle ne fut pas convaincu par les arguments que fournit Piscator à l'appui de cette doctrine, mais il ne le condamna pas, et laissa à Dieu le soin de l'instruire. Bel exemple, trop rarement suivi. Du Moulin, qui recherchait sans cesse des hérésies pour les faire proscrire, porta l'affaire devant le synode de Tonneins, qui confirma la doctrine dominante. Toutefois, les plus illustres théologiens du protestantisme, les Caméron, les Blondel, les Cappel, partageaient les opinions émises par Piscator. Les ouvrages de ce théologien sont nombreux. Nous citerons : *Petri Rami dialecticæ libri II* (Francfort, 1583, in-8o); *Analysis logica Evangelii secundum Joannem* (Herborn, 1591, in-8o); *Analysis logica utriusque Epist. ad Corinth.* (Herborn, 1593, in-8o); *De justificatione nominis Peccatoris coram Deo libri II, contra Rob. Bellarminum* (Herborn, 1595, in-8o); *Biblia, das ist alle Bücher der Heil. Schrift des A. und N. T.* (Herborn, 1602-1603, 4 vol. in-4o souvent réédités). « On doit reconnaître, disent les auteurs de la *France protestante*, que Piscator s'est élevé souvent à la hauteur de la tâche qu'il avait entreprise. Il est incontestable qu'en certains passages, comme *Josué*, III, 15; *Jug.*, XV, 19; *Heb.*, II, 7, il a mieux saisi que Luther le sens de l'original; mais, d'un autre côté, dominé par le préjugé général qu'il faut rendre avec la plus grande fidélité les mots et les tournures de la Bible, il s'est attaché anxieusement à la lettre, en sorte que sa traduction abonde en hébraïsmes et en hellénismes qui la rendent inintelligible en plusieurs endroits. » *Commentarii in omnes libros N. T., antehac separatim editi* (Herborn, 1613, in-4o), où l'on trouve une trop grande préoccupation de trouver dans les textes sacrés les dogmes de son Eglise; *Commentarii in omnes libros V. T., etc.* (Herborn, 1643-1645, 4 vol. in-fol.). On l'a blâmé d'avoir demandé trop souvent au Nouveau Testament l'explication des prophéties de l'Ancien.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, né à Vienne (Autriche), ou, suivant d'autres, à Prague, en 1650, mort en 1724. Il étudia les principes de son art à Rome, sous Bernini, retourna en Autriche en 1694, construisit le château de Schœnbrunn (1696) et plusieurs des beaux édifices de Vienne, parmi lesquels il faut mentionner le palais du prince Eugène, celui du prince Bathyani, l'église de Saint-Charles-Borromée, celle de Saint-Pierre, l'hôtel de la Monnaie, les écuries impériales, etc. Ces constructions portent, en général, l'empreinte d'un beau talent artistique, bien qu'on y remarque quelques traces du mauvais goût de l'école de Bernini. — Son fils, Joseph-Emmanuel FISCHER, né vers 1680, mort vers 1740, fut anobli en 1724 par l'empereur Charles VI. Il termina plusieurs édifices commencés par son père et édifia, d'après ses propres plans, des églises et des palais dont l'ordonnance ne manque pas d'élégance. Il inventa la machine hydraulique qui fait jouer les eaux dans les jardins du prince de Schwarzenberg.

FISCHER (Edmond-Rodolphe), érudit allemand, né à Hasen-Freppach en 1687, mort en 1776. Après avoir terminé ses études de théologie à Wittemberg, il suppléa son père, qui était pasteur et prédicateur. Nommé successivement diacre, archidiacre et doyen, il fut enfin élevé à la dignité de superintendant (archevêque protestant). A la même époque, on le nomma professeur au gymnase de Cobourg. On cite parmi ses ouvrages : *De Θεοδρόμοις, veteris Ecclesiæ legalis, in sancti Ignatii Epistolam ad Polycarpum brevis commentatio, etc.* (Cobourg, 1717); *Historia ecclesiastica sæculi* XII, *etc.; Livre complet d'église* (Cobourg, 1743, in-4o); *La plus sûre manière de se servir du catéchisme de Luther* (Cobourg, 1847); *De eligenda inter christianos religione dissidentes sententia brevis consultatio* (Cobourg, 1734).

FISCHER (Daniel), médecin hongrois, né à Kesmark en 1695, mort en 1746. Il fut nommé médecin physicien de sa ville natale, puis de l'évêque de Gross-Wardein, et devint, en 1719, membre de l'Académie des curieux de la nature. Il montra une prédilection toute particulière pour les sujets bizarres et paradoxaux, et inventa divers remèdes qu'il décora de noms pompeux. Parmi les écrits de ce médecin trop empirique, nous citerons : *Commentationes physicæ de calore atmosphærico, non a sole, sed a pyrite fervente deducendo* (1722); *De remedio rusticano, variolas per balneum primo aquæ dulcis, post vero seri lactis feliciter curandi* (1745).

FISCHER (Jean-Eberhard), historien et antiquaire allemand, né à Essling en 1697, mort à Saint-Pétersbourg en 1771. Il fut du nombre des savants envoyés, en 1739, par le gouvernement russe, en Sibérie et au Kamtschatka, pour étudier la topographie, la géologie et l'ethnographie de ces contrées. De retour de ce voyage, pendant lequel il avait recueilli un grand nombre d'observations intéressantes, Fischer devint professeur d'histoire et d'archéologie à Saint-Pétersbourg (1747). L'Académie de cette ville le reçut au nombre de ses membres. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la Sibérie depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes* (Saint-Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8o), pour la composition de laquelle il a beaucoup emprunté à Muller; *Quæstiones petropolitanæ* (Gœttingue, 1770, in-8o), comprenant quatre dissertations sur les Magyars, les Tartares, les anciens Mongols et les peuples hyperboréens.

FISCHER (Chrétien-Gabriel), philosophe et naturaliste allemand, né à Kœnigsberg vers la fin du XVIIe siècle, mort en 1751. Il adopta et enseigna la philosophie de Wolf, et se vit, pour ce motif, forcé de quitter la Prusse, en 1725. Fischer se rendit quelque temps après à Dantzig, où il continua son enseignement, puis il voyagea en France, en Italie, en Angleterre, et put retourner enfin dans sa ville natale, en 1736. Ses principaux ouvrages sont : *Premiers fondements d'une histoire naturelle de la Prusse souterraine* (Kœnigsberg, 1714, in-4o); *Quæstio philosophica : an spiritus sint in loco?* (1723), etc.

FISCHER (Jean-Chrétien), philologue allemand, né à Schleben (Altenbourg) en 1712, mort en 1793. Il fut professeur à l'université d'Iéna, puis libraire et conseiller du commerce. Ses travaux sont estimés en Allemagne. Nous citerons : *Sarasæ ars semper gaudendi* (1740, in-4o), livre curieux; *Acta depositionis Winceslai* (1754, in-4o); la sixième édition de l'*Introductio in notitiam rei litterariæ*, de B.-G. Struvius (1754, in-8o).

FISCHER (Jean-Frédéric), helléniste allemand, né à Cobourg en 1726, mort en 1799. Il occupa, à Leipzig, les fonctions élevées de corecteur du collège Saint-Thomas (1751) et de recteur du collège des princes (1767). Ce remarquable érudit a donné des éditions, avec de savants commentaires : d'*Anacréon*, d'*Eschine le Socratique*, de *Théophraste*, de *Platon*, etc., du traité de Dresig sur les *Termes moyens*, du *Dictionnaire* de Pasor, du *Lexique* de Mœris, du *Timée*, et d'excellentes remarques sur la *Grammaire grecque* de Weller, dont la meilleure édition est de 1798-1801.

FISCHER (Jean-Chrétien), célèbre hautboïste, né à Fribourg en 1733, mort à Londres en 1800. En 1760, il fut engagé à l'orchestre de la chapelle de Dresde, qu'il abandonna au bout de cinq ans, pour se rendre en Italie, où il étudia la manière des grands chanteurs de l'époque, dont la fréquente audition perfectionna son goût. Il quitta l'Italie pour se rendre en Angleterre; mais le désir d'entendre, à Turin, le fameux Besozzi lui fit traverser la France, et il s'arrêta à Paris. Engagé pour un des concerts spirituels, il y obtint un succès prodigieux. A son retour à Londres, il reçut le titre de musicien de la chambre de la reine d'Angleterre, et, pendant les trente ans qu'il passa dans ce pays, il fut toujours considéré comme sans égal sur son instrument. Le 29 avril 1800, Fischer fut frappé d'une attaque d'apoplexie au palais de Saint-James, au moment où il commençait un solo. On cite de cet artiste, homme d'esprit et de fines reparties, autant qu'excellent musicien, une boutade charmante. Invité à souper par un grand seigneur anglais après l'opéra, Fischer s'excusa autant qu'il put; mais, le lord ayant insisté, il dut accepter. A l'arrivée dans la salle du festin, le maître de la maison lui dit : « J'espère, mon cher monsieur Fischer, que vous avez apporté votre hautbois dans votre poche. — Non, milord, répondit Fischer, mon hautbois ne soupe jamais, et, ce soir, je ferai comme lui; » et il partit. On a gravé de cet artiste cinq œuvres, tant pour hautbois que pour divers autres instruments.

FISCHER (Louis), chanteur allemand, né à Mayence en 1745, mort à Berlin en 1825. Il fit son éducation vocale à Manheim, sous la direction de Raff, le plus grand chanteur que l'Allemagne ait produit. L'artiste, engagé au service de l'électeur palatin, demeura onze ans à Manheim et suivit la cour à Munich, où il contracta un engagement pour le théâtre impérial de Vienne, sur lequel il chanta pendant quatre ans les premiers rôles de basse-taille. A l'expiration de son engagement, il se rendit à Paris, s'y fit entendre avec un grand succès au concert spirituel, en 1783; puis passa à Naples, visita Rome et Venise, et, après un séjour de cinq ans à la cour du prince de la Tour-et-Taxis, revint à Berlin, où le roi lui fit proposer un engagement pour le reste de sa vie aux appointements de 2,000 thalers. Fischer accepta, et, depuis ce moment, ne s'éloigna plus de Berlin que pour faire de courtes excursions à l'étranger. — FISCHER (Joseph), fils du précédent, chanteur distingué, né à Vienne en 1780. Son père, qui avait surveillé avec soin son éducation musicale et qui le destinait au théâtre, ne lui permit pas de monter sur la scène avant sa vingt et unième année. En 1801, il fut engagé comme première basse au théâtre de Manheim, et ses débuts promirent un digne rival de son père. En 1804, il fut appelé à la cour du roi de Wurtemberg, comme chanteur et régisseur de l'Opéra; mais il ne conserva cette place que deux ans. Il entreprit alors un long voyage : il visita la France, l'Allemagne, puis partit pour l'Italie, où il passa la plus grande partie de sa vie, revint ensuite à Manheim, et y vécut au milieu du luxe que lui procuraient les richesses de sa femme, fille naturelle du prince palatin de Deux-Ponts. Des critiques ont prétendu que Joseph Fischer était supérieur à Louis, son père, notamment dans *Don Juan* et dans les *Noces de Figaro*. Ce chanteur a publié plusieurs recueils de chansons italiennes et allemandes, pour baryton, avec accompagnement de piano.

FISCHER (Gottlob-Nathanael), philologue allemand, né à Graba (Saxe) en 1748, mort en 1800. Il devint, en 1775, recteur de l'école de Saint-Martin, à Halberstadt. On a de lui : des travaux philologiques; divers écrits sur des questions d'enseignement; *Lettres d'un libre penseur sur la question de l'unité religieuse* (Leizig, 1782); *Feuilles volantes pour les amis de la tolérance* (1783-1784, in-8o), ouvrage périodique, etc.

FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), diplomate et écrivain allemand, né à Stuttgard en 1750, mort en 1797. Il entra dans la diplomatie, fut successivement secrétaire d'ambassade du grand-duc de Bade, à Vienne (1776), secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts, à Munich (1778), puis fut appelé, en 1779, à occuper, à l'université de Halle, une chaire de droit public et féodal, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Cette nomination, attribuée à la faveur, devint pour Fischer la source d'ennuis qui hâtèrent, dit-on, sa fin. Indépendamment de plusieurs dissertations sur le droit et la diplomatie, on a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Essai d'une histoire du droit de succession en Allemagne* (1778); *Histoire du droit de succession en Bavière* (1778-1782); *Histoire du despotisme en Allemagne* (1780); *Littérature du droit germanique* (1782); *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manufactures, etc., en Allemagne* (1785-1792); *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse* (1787, 2 vol. in-8o).

FISCHER (Jean-Charles), mathématicien et physicien allemand, né à Alstædt (Saxe-Weimar) en 1760, mort en 1833. Il fut professeur à Iéna, à Dortmund et à Greifswalde. On a de lui : *Histoire de la physique depuis la renaissance des arts* (1801-1808, 8 vol. in-8o); *Eléments de physique* (1797), livre qui a contribué à populariser cette science en Allemagne, et dont M. Biot a donné une traduction française; *Principes de l'ensemble des sciences mathématiques* (Leipzig, 1807-1809), etc.

FISCHER (Gotthelf-Auguste), savant mathématicien allemand, né à Okrylla (Saxe) en 1763, mort en 1832. Il s'engagea comme artilleur en 1779, se livra avec ardeur à l'étude des sciences mathématiques, quitta, en 1794, le service et devint professeur à l'école des pages de Dresde. Plus tard, il fut chargé successivement d'enseigner les mathématiques à l'école des Cadets (1815), à l'Académie des arts et métiers (1818) et à l'Institut polytechnique, fondé en 1828. Fischer a écrit sur les mathématiques pures et appliquées des ouvrages remarquables par leur clarté. Nous citerons parmi ses publications : *Recueil des principaux problèmes de calcul qui se présentent en matière forestière* (Pirna, 1805); le *Calcul de tête appliqué à des sujets physiques, etc.* (Dresde, 1808); *Géométrie des constructions* (1825), etc.

FISCHER (Gotthelf), médecin et écrivain allemand, né à Waldheim (Saxe) en 1771. Il fut nommé professeur d'histoire naturelle et directeur du muséum de Moscou. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Essai sur la vessie natatoire des poissons* (Leipzig, 1795, in-8o); *Description de quelques raretés typographiques* (Mayence, 1800-1804); le *Muséum d'histoire naturelle de Paris dépeint depuis son origine* (1803, 2 vol. in-8o); *Essai sur la manière de reconnaître, aux marques du papier des livres, l'ancienneté de leur impression* (Nuremberg, 1804, in-8o), etc.

FISCHER (Chrétien-Auguste), littérateur allemand, né à Leipzig en 1771, mort à Mayence en 1829. Petit-fils, par sa mère, d'un marchand de Marseille, il visita, comme voyageur de commerce, les principaux Etats de l'Europe, de 1792 à 1798, se fit recevoir maître ès philosophie en 1803, alla habiter la France de 1803 à 1806, puis retourna en Allemagne, où il obtint une chaire de belles-lettres à Würtzbourg. Un écrit intitulé : *Saut de chat de Francfort à Munich* (Leipzig, 1821), et signé du pseudonyme de *Félix de Froelichsheim*, dans lequel il attaquait avec une grande vivacité le ministre bavarois Lerchenfeld, lui valut une condamnation à sept ans d'emprisonnement. Rendu à la liberté au bout de trois ans, Fischer dut quitter la Bavière et se retira à Mayence. Il a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : les *Constitutions* ou *France et Angleterre* (1792); les *Rois qui ont été fous* (1797);

Voyage par Madrid et Cadix (Berlin, 1799); *Ecrits érotiques* (1800, 5 vol.); *Voyage dans les montagnes* (1804); *Voyage à Montpellier* (1805); *Bibliothèque universelle et récréative* (1806-1808); *Collection générale complète de toutes les pièces officielles et secrètes qui peuvent servir à l'histoire diplomatique de la France* (1810-1811, 2 vol.); *Tableaux du Brésil* (1819, 2 vol.); *Voyage à Londres* (1819); *Almanach de curiosités* (1825), etc.

FISCHER (Ernest-Kuno-Berthold), philosophe allemand, né à Sandewalde (Silésie) en 1824. Il étudia, à partir de 1844, la philologie à Leipzig, puis la théologie et la philosophie à Halle, se fit recevoir, en 1850, agrégé de philosophie à l'université d'Heidelberg, et, de 1848 à 1850, exerça le professorat à Pfortzheim. De là, il retourna à Heidelberg faire des conférences philosophiques qui eurent un grand succès; mais une conspiration ourdie par les chefs de différentes sectes philosophiques amena le gouvernement badois à lui interdire de faire des cours à l'université. Ce décret arbitraire fut lancé en juillet 1853; il n'appuyait d'aucun motif cette mesure rigoureuse, qui émut le monde philosophique de l'Allemagne tout entière, et donna lieu à de vives controverses, auxquelles Fischer lui-même prit une part active. L'indignation était générale. Seul, le *Journal ecclésiastique de Darmstadt* chercha, dans un article anonyme, dont le véritable auteur était le professeur Schenkel, d'Heidelberg, à justifier l'acte du gouvernement. Fischer répondit à cet article par deux brochures, qui, à leur apparition, trouvèrent de nombreux lecteurs : l'*Interdiction de mes cours* (Manheim, 1854), et l'*Apologie de ma doctrine* (Manheim, 1854). Il vécut depuis cette époque à Heidelberg, uniquement occupé de travaux philosophiques, dans la compagnie de Gervinus et de Strauss. En 1855, il se rendit à Berlin pour se faire recevoir agrégé près l'université de cette ville; mais le ministère prussien ne voulut pas le lui permettre, à cause de l'interdiction prononcée contre lui par le gouvernement badois. Cependant un ordre, directement émané du cabinet du roi, lui accorda, l'année suivante, cette autorisation, à la requête même de l'université. Peu auparavant, Fischer avait été appelé à occuper une chaire de philosophie à l'université d'Iéna. Il s'y rendit en décembre de la même année et y commença une série de leçons qui attirèrent un grand concours d'élèves; ses conférences avaient pour sujet les doctrines de Schiller et de Fichte. En 1862, il reçut du grand-duc de Weimar le titre de conseiller aulique intime. Comme philosophe, il appartient à l'école de Hégel, et ses deux premiers ouvrages : *Diotima, l'idée du beau* (Pforzheim, 1849), et la *Logique et la métaphysique* ou la *Doctrine de la science* (Stuttgard, 1852), sont consacrés, l'un à développer, sous la forme épistolaire, l'idée fondamentale de l'esthétique telle que Hégel et ses disciples l'ont comprise et représentée; l'autre, à l'exposition méthodique de la logique du même philosophe envisagée comme matière de leçons académiques. L'œuvre capitale de Fischer est, sans contredit, son *Histoire de la philosophie moderne* (Manheim, 1852-1860, vol. I à IV), où il a, dans une série de monographies, exposé de main de maître les doctrines de Descartes et de Spinoza, de Leibnitz et de Kant. Une de ces monographies, *François Bacon de Verulam*, fut publiée à part (Leipzig, 1856); elle a été traduite en anglais. A ces travaux de longue haleine il convient d'ajouter un grand nombre d'opuscules d'une moindre étendue, mais fort intéressants, tant au point de vue de la perfection du style que de la netteté, de la justesse des appréciations et de la doctrine. Nous citerons les suivants : *Schiller* (Francfort, 1858); *Frédéric Schiller, discours académique pour la fête du poëte* (Leipzig, 1860); *Vie de Kant et principes fondamentaux de sa doctrine* (Manheim, 1860); *Jean Gottlieb Fichte; les deux écoles de Kant à Iéna*, dans le même volume (Stuttgard, 1862); *Nathan le Sage*, de Lessing (Heidelberg, 1864); *Vie et caractère de Baruch Spinoza* (Heidelberg, 1865). Fischer a fait preuve du talent le plus distingué comme écrivain et comme professeur. Les traités dans lesquels il a exposé les doctrines et les systèmes philosophiques de ses devanciers sont des chefs-d'œuvre de profondeur, de clarté et d'érudition; lorsqu'il parle, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la facilité ou de la simplicité et du naturel de son débit. Ses ouvrages brillent, dès aujourd'hui, en tête des meilleures productions de la philosophie moderne en Allemagne. Fischer est un hégélien, mais un hégélien libre, en ce sens qu'il est trop intelligent, trop instruit, pour n'être que l'écho d'un autre philosophe. Il a seulement, comme Henri Heine, Bruno Bauer et Fuerbach, interprété avec une grande hauteur de vues la philosophie de Hégel.

FISCHER-ACHTEN (Caroline ACHTEN, dame), cantatrice allemande, née à Vienne en 1806. Elle fut placée, dès sa première jeunesse, à l'école de chant et de musique de Stockerau, ville située à peu de distance de la capitale autrichienne et où son père tenait garnison. Plus tard, elle vint à Vienne terminer son éducation artistique et se fit entendre, de 1825 à 1827, dans les églises, où sa voix était fort remarquée. Le 10 décembre de cette dernière année, elle débuta sur la scène par le *Harpiste aveugle* et se distingua à la fois comme chanteuse et comme actrice. Mariée deux ans après avec l'acteur Fischer, elle vint en France, et fut admise à paraître sur la scène de notre grand Opéra; mais le voisinage de Mme Schrœder-Devrient, regardée comme la première cantatrice d'Allemagne, ou plutôt l'exemple de cette artiste, dont les débuts à Paris n'avaient pas été des plus heureux, l'arrêta. Elle reprit le chemin de sa patrie, passa quelque temps aux théâtres de Stuttgart et de Carlsruhe, et signa enfin un engagement de dix années avec celui de Francfort-sur-le-Mein. C'est là qu'elle a obtenu ses plus grands succès; nous ne parlons pas, bien entendu, de ceux que lui valurent des concerts bien suivis qu'elle a donnés dans les principales villes allemandes. Elle quitta la scène en 1850. Cette cantatrice possédait un organe admirable et d'une puissance surprenante; mais elle était complétement étrangère au grand art de la vocalisation, et sa voix lourde, manquait absolument d'agilité. Ses meilleurs rôles furent : Alice, dans *Robert le Diable;* Zerline, dans *Don Juan;* Myrrha, dans le *Sacrifice interrompu*, et Pamina, dans la *Flûte enchantée*.

FISCHER VON WALDHEIM (E.-Gothelf), illustre naturaliste russe, né en 1771 à Waldheim, petite ville située entre Leipzig et Freyberg, mort en 1853. Il fit ses études à Freyberg, où il suivit les leçons du célèbre Verner. C'est là aussi qu'il entra en relations avec de Humboldt, Freisleben et Til, relations qui devaient avoir une influence décisive sur toute sa vie. Il travailla ensuite tour à tour aux universités de Wittemberg, d'Iéna, de Halle et de Gœttingue. A Iéna, il connut Schiller et Gœthe. Quelque temps après, il se rendit à Paris, où il fit la connaissance de Cuvier, de Lacépède, de Daubenton, de Fourcroy, de Jussieu et de plusieurs autres naturalistes. Au contact de tels hommes, Fischer trouva une force nouvelle pour élargir le cercle de ses connaissances; et sa vaste intelligence dévora, pour ainsi dire, la science de la nature. En 1798, il obtint à Leipzig le grade de docteur, avec une dissertation intitulée : *De la respiration des animaux*. Cette même année, il alla prendre possession, à Mayence, d'une chaire d'histoire naturelle, et bientôt on lui confia la direction de la riche bibliothèque de cette ville. C'est à cette époque qu'il exécuta plusieurs travaux bibliographiques considérables, qu'il publia en grande partie. En 1801, il visita Paris, comme député de la ville de Mayence, en emporta une très-riche collection de livres et de tableaux, et se fixa à Moscou en 1804. Fischer a publié plus de cent quatre-vingt-dix-sept ouvrages, qui ont donné à son nom, dans l'Europe savante, un réputation méritée. Membre de soixante-dix sociétés scientifiques, il en fonda lui-même plusieurs en Russie, et organisa des musées et des cabinets d'histoire naturelle. Ses cours à l'université de Moscou et à l'Académie médico-chirurgicale furent extrêmement suivis. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Onomasticon du système d'oryctognosie* (Moscou, 1811); *Oryctognosie*, avec les explications de la terminologie (Moscou, 1818-1820, 2 vol.); *Oryctographie du gouvernement de Moscou* (Moscou, 1812, in-fol.), avec soixante-cinq gravures, traduit en russe par Bielakoff; *Entomographie de la Russie* (Moscou, 1820-1828, 3 vol.), traduit en allemand et en latin, etc.

FISCHÈRE s. f. (fiss-chè-re — de *Fischer*, natur. russe). Bot. Syn. des genres LÉIOPHYLLE et TRACHYMÈNE.

FISCHÉRIE s. f. (fiss-ché-rî — de *Fischer*, natur. russe). Entom. Genre d'insectes diptères, de la tribu des entomobies, dont l'espèce unique habite la France.

— Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des asclépiadées, tribu des pergulariées, comprenant une seule espèce, dont la patrie est inconnue. ‖ Genre d'algues, de la tribu des conferves, dont l'espèce type a été trouvée dans les eaux thermales de Carlsbad.

FISCHÉRINE s. f. Minér. V. FITCHÉRINE.

FISCHÉRITE s. f. (fiss-ché-ri-te — du nom du professeur *Fischer de Waldheim*). Minér. Nom donné, par Hermann et Tschuroffsky, à une variété de phosphate hydraté d'alumine, qu'on trouve à Nischne-Tagilsk, dans la Russie ouralienne.

Fischietto (IL) [le *Sifflet*], journal humoristique, fondé à Turin en 1848, et qui, depuis cette époque, a constamment paru trois fois par semaine dans cette même ville. Il rappelle l'ancien *Charivari*, et, comme celui-ci, publie dans chaque numéro une caricature politique, presque toujours amusante par l'esprit et la vérité de la charge. Le crayon des caricaturistes Virginio, Thémistocle, etc., est populaire de l'autre côté des monts, et ce journal s'est toujours soutenu malgré bien des difficultés. Le *Fischietto* fait de l'opposition, mais avec bon sens et indépendance. Ses rédacteurs publient chaque année un *Album* qui est une histoire charivarique des événements politiques de l'année.

FISCHINGEN, village de Suisse, canton de Turgovie, à 14 kilom. S.-E. de Frauenfeld, sur la Murg et au pied de l'Hœrnli; 405 hab. Très-ancienne abbaye de bénédictins au milieu des bois et dans un site très-pittoresque; bibliothèque; tombeau de sainte Idda.

FISH (Hamilton), homme d'Etat américain, né à New-York en 1809. Il étudia le droit au collège de Columbia, dans sa ville natale, y exerça plusieurs années la profession d'avocat, et devint, en 1837, membre de la législature de New-York. Elu en 1843 membre de la chambre des représentants, il fut nommé, six ans plus tard, gouverneur de l'Etat de New-York, et envoyé en 1851 au sénat, dont il fit partie jusqu'en 1857, époque à laquelle il se retira pour quelque temps de la vie publique. Il avait longtemps appartenu au parti des anciens whigs, qui reconnaissaient Clay pour leur chef, et, plus tard, il avait agi aussi énergiquement que possible pour l'abolition de l'esclavage, le plus noble but que pût alors se proposer un homme d'Etat libéral. Pendant la guerre de sécession, il rendit aux Etats du Nord un service signalé, en concluant avec les sudistes un traité pour l'échange des prisonniers. En mars 1869, il a été nommé secrétaire d'Etat ou ministre des affaires étrangères dans le cabinet du président Grant, en remplacement d'Elihu Washburne, qui avait été primitivement désigné pour ce portefeuille. Fish n'a nullement des opinions radicales, et c'est surtout à cette circonstance qu'il doit d'avoir été appelé par ses compatriotes au ministère. Ce choix a, du reste, été favorablement accueilli en Europe, où l'on connaît depuis longtemps l'opinion de Fish sur les relations qui doivent exister entre les Etats-Unis et les puissances européennes. On en a surtout été fort satisfait en Angleterre.

FISHER (Jean), prélat anglais, évêque de Rochester, né à Beverley (comté d'York) en 1459, et décapité le 22 juin 1535. Entré dans les ordres, il obtint la protection de Marguerite, comtesse de Richemond, mère de Henri VII, et devint son confesseur. Il fut successivement chancelier de l'université de Cambridge (1501), professeur de théologie (1502) et évêque de Rochester. Sous Henri VIII il fit une vive opposition aux idées nouvelles qui, d'Allemagne, venaient de s'introduire en Angleterre, prit le parti de Catherine d'Aragon contre le roi, qui voulait la répudier, et compromit sa faveur par cette courageuse résistance au désir royal. Il fut condamné et jeté en prison. Lorsque le roi se déclara chef suprême de l'Eglise et réclama le serment des évêques, Fisher refusa d'obtempérer à cette injonction. En conséquence, il fut de nouveau arrêté, conduit à la Tour de Londres et dépouillé de ses bénéfices. Le pape le nomma cardinal, tandis qu'il gémissait dans son cachot. A cette nouvelle, Henri VIII s'irrita : « Ah! dit-il, on a envoyé à Fisher le chapeau de cardinal; eh bien! je ne lui laisserai pas la tête pour s'en coiffer! » En effet, le prisonnier fut mis en jugement, condamné comme coupable du crime de lèse-majesté et conduit au supplice cinq jours après avoir été mis en accusation. C'était un homme intègre, de mœurs pures et d'un profond savoir; mais Henri VIII ne vit en lui qu'un rebelle. On a de Fisher : un *Traité contre la réponse de Luther au livre de Henri VIII sur les sacrements; Cinq livres de la vérité du corps et du sang de Christ dans l'eucharistie, contre Œcolampade; Discours contre les écrits de Luther; Commentaire moral sur les sept psaumes pénitentiaux; Traité des moyens de parvenir à la souveraine perfection de la religion; Traité de la prière*, etc.

FISHER (fort), citadelle casematée d'une grande force de résistance, sur la côte de la Caroline du Nord, Etats-Unis d'Amérique. Situé à l'embouchure de la rivière du Cap Fear, cet ouvrage était la sentinelle avancée du port de Wilmington, et il est célèbre par la double attaque qu'il a soutenue à la fin de la guerre américaine. La première eut lieu le 24 décembre 1864, par les forces combinées de l'amiral fédéral Porter et du général Butler; elle échoua complétement, grâce à l'énergique défense des assiégés et aussi au défaut d'entrain du commandant des troupes de débarquement. Le 14 janvier 1865, la flotte fédérale se présenta pour la seconde fois devant le fort et commença un bombardement qu'elle poursuivit sans interruption pendant cinquante-quatre heures. Les troupes de débarquement, sous les ordres du général Terry, qui avait remplacé Butler, s'avancèrent alors, et, après un combat de sept heures, se rendirent maîtresses du fort et capturèrent tout ce qui restait de ses défenseurs. La chute du fort Fisher entraîna la prise de Wilmington, qui fut évacué quelques jours après par les confédérés.

FISHER'S-HILL, petite ville de l'Etat de la Virginie, Etats-Unis d'Amérique, située sur une éminence de la rive droite de la rivière Shenandoah, qui a donné son nom à un bataille livrée les 21-22 septembre 1864. Battu à Opeguan-Creek, par le général fédéral Sheridan (19 septembre), le général confédéré Early s'était retiré à Fisher's-Hill et s'y était solidement retranché. Une première attaque, faite par Sheridan dans la soirée du 21 septembre, fut rudement repoussée. Le lendemain 22, le corps du général fédéral Crook tourna la petite montagne du Nord, attaqua et dispersa la gauche confédérée, tandis que le reste de l'armée fédérale attaquait le front de la ligne ennemie. La lutte se prolongea pendant de longues heures, et l'issue en fut longtemps douteuse; mais la défaite de leur gauche avait donné aux confédérés un désavantage marqué; ils finirent par plier, et Early ordonna la retraite, laissant seize canons et un millier de prisonniers entre les mains des fédéraux. Un fait suffira pour démontrer l'acharnement de la lutte : treize officiers généraux furent mis hors de combat.

FISHGUARD, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles, comté et à 31 kilom. N. de Pembroke, sur le canal Saint-Georges; 2,200 hab. Petit port de pêche et de cabotage; ateliers de petites constructions maritimes; expéditions pour la pêche du hareng. En 1797, un corps français de 12,000 hommes y fit une descente et fut obligé de mettre bas les armes. Fishguard est célèbre pour le caractère romantique de ses côtes, et pour son port formé en quelque sorte par la nature.

FISHMEN, littéralement *poissons-hommes*, nom donné par les Anglais à des peuples qui habitent la côte occidentale de l'Afrique.

FISH-TALL s. m. (fich-tal). Mamm. Ruminant du genre antilope.

FISKATTE s. m. (fi-ska-te — mot suédois). Mamm. Syn. de CONÉPATE.

FISKERNŒS, colonie danoise du Groenland, sur la côte du détroit de Davis, à 120 kilom. N. de Frederikshaab, fondée en 1754 par des frères moraves; 1,000 hab. Pêche de phoques.

FISMES (*Fines Remorum*), petite ville de France (Marne), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. O. de Reims, au confluent de l'Ardre et de la Vesle; pop. aggl., 2,528 hab. — pop. tot., 2,787 hab. Préparation de la liqueur dite *vin de Fismes* pour colorer les vins de champagne rosés; fabriques d'étoffes de laine, de sucre et de faïence; tissage. Commerce de farines, vins, chanvre, laines. Fismes existait certainement au moment de l'occupation romaine. Ses remparts et ses fossés ont été transformés en jardins et en promenades. L'église appartient à plusieurs époques et a une certaine valeur architecturale. C'est à tort que plusieurs auteurs font naître Adrienne Lecouvreur à Fismes; la célèbre actrice vit le jour à Damery.

FISOLÈRE s. f. (fi-zo-lè-re). Mar. Bateau vénitien assez léger pour qu'un homme puisse le porter sur le dos.

FISQUET (Honoré-Jean-Pierre), littérateur français, né à Montpellier en 1818. Il se livra d'abord à l'enseignement, qu'il quitta en 1840 pour voyager. Après avoir visité l'Angleterre, l'Italie, l'Algérie, etc., il retourna en France, devint collaborateur de divers journaux, la *Gazette de France*, la *Nation*, fut un des rédacteurs de l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, et publia plusieurs ouvrages, notamment : *Histoire de l'Algérie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Paris, 1842, in-8o); *Histoire descriptive et archéologique de Notre-Dame de Paris* (1855, in-8o); la *France pontificale* ou *Histoire chronologique et biographique des évêques qui ont gouverné les diocèses de France* (24 vol. in-8o), etc. On a de M. Fisquet quelques pièces de théâtre, dont l'une a pour titre : la *Préface de Tartufe* (1845).

FISSICULATION s. f. (fi-si-ku-la-si-on — du lat. *fissus*, fendu). Chir. Incision faite avec le scalpel.

FISSIDACTYLE adj. (fi-si-da-kti-le — du lat. *fissus*, fendu, et du gr. *daktulos*, doigt). Zool. Qui a les doigts entièrement libres; se dit surtout des passereaux.

FISSIDENT s. m. (fi-si-dan — du lat. *fissus*, fendu; *dens*, dent). Bot. Genre de mousses, voisin des dicranes, et comprenant environ quarante espèces, qui habitent surtout les régions tempérées.

FISSIDENTÉ, ÉE adj. (fi-si-dan-té — rad. *fissident*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux fissidents.

— s. f. pl. Petite tribu de mousses, composée des deux genres fissident et conomitre.

FISSIFOLIÉ, ÉE adj. (fi-si-fo-li-é — du lat. *fissus*, fendu; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles linéaires fendues au sommet, ou des feuilles pennatifides à segments fendus au sommet : *Le paspale* FISSIFOLIÉ.

FISSILABRE adj. (fi-si-la-bre — du lat. *fissus*, fendu; *labrum*, labre). Entom. Qui a le labre fendu ou bilobé.

— s. m. pl. Groupe d'insectes coléoptères pentamères, formant une section de la famille des brachélytres, et comprenant le genre staphylin et quelques autres, qui ont le labre profondément divisé en deux lobes.

FISSILE adj. (fi-si-le — lat. *fissilis*, qui tend à se fendre). Minér. Qui a une tendance à se diviser en feuillets ou en couches minces : *Gneiss* FISSILE.

— Bot. *Auriculaire fissile*, Champignon qui finit par se fendre en particules adhérentes à la base.

FISSILIE s. f. (fi-si-lî — du lat. *fissilis*, facile à fendre). Bot. Syn. d'OLAX, genre type de la famille des olacinées.

FISSILIER s. m. (fi-si-lié). Bot. Genre d'oléacinées de l'île Bourbon.

FISSINERVE adj. (fi-si-nèr-ve — du lat. *fissus*, fendu; *nervus*, nerf). Bot. Qui a des